

contrées, s'apercevait de très loin, derrière des carrés de blé vert et de colza en fleur. Il marcha vers cette colline, et quand il y fut arrivé, il vit distinctement une chapelle protégée par le dôme d'un arbre touffu, au pied duquel une jeune femme était assise sur une pierre. Un sceau divin était empreint sur le front pâle de cette jeune femme, dont le morne regard errait sur le vaste paysage qui s'étendait au delà du vallon. Paul contempla long-temps cette angélique figure, et il se sentit au cœur une tristesse profonde mêlée à la plus tendre pitié. Il lui sembla qu'il était venu là pour consoler cette douleur muette, pour rattacher à la vie une belle âme prête à s'échapper de sa gracieuse enveloppe. Il s'approcha doucement, ploya un genou en terre, étendit les bras... En ce moment, il crut sentir une goutte d'huile bouillante sur sa main. Il s'éveilla; c'était une flamme de la lampe qui pétillait; il éteignit sa lampe. Mais, le lendemain matin, un moment avant d'ouvrir les yeux, il se trouvait encore sur la même colline, auprès d'une ravissante et noble créature qu'il appelait Marguerite, et qui lui répondait: Paul.

On voit qu'il a fait du chemin depuis la veille au soir.

Cependant cette impression ne s'effaçait point; il éprouva un vif désir de connaître cette Marguerite qu'il croyait avoir vue en songe. Dans ce dessin, il se rendit chez l'ouvreuse au théâtre: elle lui dit qu'un domestique était venu réclamer le livre perdu, de la part d'une demoiselle logée avec sa parente à l'hôtel de Brabant. Paul se dirigea immédiatement vers cet hôtel. Il en vit sortir une dame accompagnée d'une jeune personne qui s'appuyait sur son bras. La taille de cette dernière était svelte, et sa démarche lente: un voile baissé dérobait ses traits. Paul tressaillit et se dit: c'est elle! Un quart d'heure après cette rencontre, il fut tout étonné de se trouver à la suite de ces deux dames sur la place Royale, lui qui, de sa vie, ne s'était avisé de suivre les pas d'aucune femme. Elles entrèrent au Musée et il entra au Musée: elles visitèrent la galerie des tableaux et il visita la galerie des tableaux qu'il connaissait par cœur. Mais une invincible timidité, qui pourtant ne lui était pas habituelle, l'empêcha de leur remettre le livre qu'il tenait. Déjà elles avaient pénétré jusque dans les dernières salles, et il n'avait pas même osé s'avancer assez près pour voir les traits de celle qui renouait son imagination depuis douze heures. Enfin, elles s'arrêtèrent devant un tableau; c'était précisément celui que le catalogue indiquait comme ayant pour sujet l'Isolément. La plus jeune examina ce tableau avec attention, et Paul ayant cette fois pris sur lui de l'approcher par derrière, il entendit qu'elle disait à sa compagne:

— Mon poète est bien plus vrai!... Oh! que n'ai-je ici son livre!

— Le voici, Madame, dit Paul, les yeux baissés et le front coloré d'une vive rougeur.

Elle poussa un léger cri de surprise et hésita à reprendre le volume.

— Je l'ai trouvé hier au soir au théâtre, reprit-il; c'est l'ouvreuse qui m'a mis sur vos traces, Mesdames, pardonnez-moi! si... Mais il ne put achever sa phrase; il venait de lever les yeux, la figure de son rêve était devant lui; noble et gracieuse figure, figure pâle et souffrante, comme doit être celle d'un ange assis au chevet d'un mourant!

En prenant le livre des mains du jeune homme, elle put remarquer le profond intérêt qu'exprimait le regard qu'il attachait sur elle.

Ils restèrent un instant immobiles et muets, l'un devant l'autre: timides tous deux, leurs regards pourtant semblaient se rechercher et se confondre.

— Serait-ce l'homme prédit par le magnétiseur? se demanda la vieille dame. Puis elle lui dit:—Quoi! vous vous êtes donné la peine de venir jusqu'ici? Tant d'obligeance me confond... Marguerite, ne remerciez-vous pas Monsieur?

— Monsieur, se hâta de dire Marguerite, je tenais beaucoup à mon Lamartine; je vous dois mille remerciements.

Paul s'inclina; puis cherchant à prolonger cette situation, il ramena l'attention des deux dames sur le tableau qu'elles avaient sous les yeux, en observant que, puisqu'elles connaissaient les vers de Lamartine, elles jugeraient sans doute que la pensée du poète était fort mal exprimée sur cette toile.

— C'est précisément l'observation que ma nièce faisait tout à l'heure, répondit la vieille dame, heureuse de saisir ce sujet de conversation.

— Si elle savait peindre, ajouta-t-elle, je suis sûre que personne ne ferait mieux qu'elle un pareil tableau.

— Je désirerais beaucoup avoir ce sujet peint comme je l'ai rêvé, dit Marguerite.

— Et moi aussi je l'ai rêvé, cette nuit même, observa Paul. Puis voyant que cette demi-confiance excitait la surprise des deux dames il crut pouvoir poursuivre:

— Je venais de lire le passage marqué dans votre livre. J'étais en songe. Je me trouvais sur une montagne où était une chapelle, auprès de laquelle était assise une personne dont j'ai parfaitement retenu l'image. Jugez de ma surprise, lorsque j'ai retrouvé cette même figure: non en rêve, mais en réalité, trait pour trait...

— Savez-vous qui elle est? demanda la tante de Marguerite, visiblement émue.

— Son livre m'a appris son nom, répondit Paul.

Les deux femmes se regardèrent avec surprise, et Marguerite devint pensive.

Mais, après un moment de réflexions, la tante crut avoir trouvé le mot de l'énigme:

— Le livre que vous avez tenu entre les mains avant votre sommeil, a établi un rapport entre vous et ma nièce.— De telles visions, ajouta-t-elle, avec une attention marquée, se

produisent aisément, surtout par le contact d'une boucle de cheveux: un mot d'écriture suffit même pour établir le rapport.

En faisant cette allusion à la lettre qu'elle avait adressée à M. Z. Y. X., la superstitieuse dame attacha sur son interlocuteur un regard pénétrant; mais il ne manifesta aucune surprise.

— Ce n'est pas l'homme prédit, se dit-elle: son émotion l'eût trahi.

Dès ce moment, elle se montra plus réservée à l'égard du jeune homme. — Ils firent une seconde fois le tour de la galerie. Paul parla en connaisseur des plus beaux tableaux, et Marguerite prit à la conversation une part dont on ne l'eût pas crue capable à voir, l'air d'abattement répandu dans toute sa personne. Il eut beau examiner cette jeune fille d'après sa méthode physiognomonique, il ne put trouver en elle que des signes de douceur, de modestie et de sensibilité.— Me serais-je trompé? se demanda-t-il; existerait-il au monde une femme réunissant la beauté physique à la beauté morale?

J'ai regret de ne pouvoir reproduire ici les détails de leur entretien; tout ce que je puis dire, c'est que Marguerite soupira quand le moment de se quitter fut venu, et que Paul lui adressa un regard empreint d'une tristesse profonde et qu'elle parut comprendre. Mais la tante le salua avec une politesse froide, si bien qu'il n'osa demander la permission de revoir ces dames, dont la demeure lui était d'ailleurs complètement inconnue.

Le lendemain, il alla aux informations à l'hôtel de Brabant; mais il ne put rien y apprendre. La tante et la nièce étaient parties depuis le matin. On avait négligé de les inscrire au registre des voyageurs, et elles n'avaient pas dit où elles allaient.

Voilà un amoureux bien avancé!

IV

On n'est guère romanesque à trente ans. A cet âge la plupart des hommes ont déjà le cœur usé. Mais Paul qui n'avait pas encore éprouvé d'amour véritable, se prit à regretter douloureusement une femme qu'il n'avait vue qu'une fois. Il faut dire pour sa justification que cette femme lui était apparue comme la réalisation de son rêve, non du rêve de la veille, mais du rêve que tout homme commence à dix-huit ans et qu'une longue série d'illusions déçues peut à peine dissiper à quarante. Il croyait avoir trouvé l'exception qu'il cherchait, l'exception à la règle générale qu'il avait ainsi formulée dans son jugement: «Toute femme belle au dehors est mauvaise au dedans.» D'où lui venait cette prévision si favorable à Marguerite? Elle lui venait sans doute de cet instinct du cœur que possèdent quelques natures privilégiées et que nient les hommes vulgaires.

Certains individus passent pour insensibles, parce qu'ils sont parvenus à un âge mûr sans amour. La conséquence est quelquefois souverainement injuste: il est des hommes qui recèlent au fond du cœur un amour infini, et qui, précisément par cette raison, n'ont jamais aimé, parce qu'aucune femme ne s'est rencontrée, capable de partager et de comprendre l'immensité de cet amour. Ainsi, le gland tombe sur le schiste aride, demeure sec et stérile, lui dont le cœur renferme un chêne et une forêt.

Quels que fussent cependant les regrets de Paul, il n'était pas homme à se mettre en campagne pour retrouver la trace d'une belle inconnue. Il tâcha même de l'oublier à l'aide de sa plume et de ses pinceaux; mais il ne put s'empêcher de visiter le Musée plus fréquemment que de coutume, et chaque fois il se surprenait à contempler certaine toile qui pourtant ne valait pas un regard d'artiste.

Au bout d'un mois, il avait achevé un petit poème et un tableau de cheval. Le poème, encore inédit, était intitulé: *La Marguerite des prés*. Je ne vous dirai pas si les vers en sont bons ou mauvais, attendu que je ne les ai pas lus. Le sujet du tableau est tiré de la méditation poétique intitulée: *l'Isolément*. Cette toile est un chef d'œuvre: on dirait que l'artiste y a répandu toute son âme et toute la poésie des *Méditations*. La jeune femme assise sous le feuillage d'un chêne, au sommet du mont, excitait au plus haut degré l'admiration des connaisseurs; mais ils reprochaient au peintre d'avoir déroché un panorama plus semblable aux plaines riantes de la Belgique, qu'au sombre tableau, convert de rochers et de forêts, si bien décrit par le poète. Paul ne répond rien à cette juste critique; mais il se rappelle un songe où il a vu ce paysage telle qu'il l'a reproduit sur sa toile, et il passe des heures entières, les yeux attachés sur la mélancolique figure de femme, portrait frappant de celle dont l'image est gravée dans son cœur.

Parmi les personnes qu'il admit à visiter son atelier, il y eut un poète flamand qui exprima une vive surprise à la vue de ce tableau.

— Je reconnais parfaitement ce site, dit-il; si j'avais été peintre, j'eusse depuis long-temps essayé de le reproduire.

— Vous êtes plus heureux que moi, répondit Paul; je ne l'ai vu qu'en imagination.

— Vraiment!... alors votre imagination vous a mieux servi que la mémoire de beaucoup d'autres. Ceci est la fidèle image de la montagne de Grammont.

— Et la jeune femme? demanda Paul.

— Oh! pour celle-là, c'est une figure d'ange, qu'aucune montagne de la terre ne peut offrir aux yeux des hommes.

— Je l'ai cru long-temps aussi; mais un jour cette figure d'ange m'est apparue.

— Et vous vous êtes attaché à elle comme l'ombrière s'attache au corps; — et elle s'est attachée à vous comme le lierre s'attache au chêne! demanda le poète.

— Elle a disparu comme une ombre, et je ne la retrouve que sur cette toile.

Le poète garda le silence pendant quelque temps; puis il s'écria d'un air inspiré:

— Poète veut dire devin. Foi de poète, je vais vous faire une révélation.

Il y a dans tout ceci quelque mystérieux effet de la sympathie... Ne riez pas de ce mot, il n'y a que les ignorants et les académies de médecine qui puissent encore nier les phénomènes de la sympathie et du magnétisme.—Je dis donc qu'il existe une secrète attraction entre vous et cette femme; et c'est cette montagne, cette chapelle et cet arbre qui doivent vous réunir.

Paul, que l'exaltation du visiteur avait d'abord entraîné, se demanda s'il n'était pas fou, aussitôt qu'il fut sorti. La raison lui répondit: oui; mais une voix secrète lui souffla: non.— Cette voix était sans doute celle de l'espérance: une fois que l'espérance a parlé, la raison est impuissante à lui imposer silence.

Le résultat de cette lutte inégale fut qu'un beau jour, en plein midi, ce jeune homme si sage, si posé, si raisonnable, sortit de Bruxelles par la porte de Ninive, assis sur le devant d'une de ces lourdes machines, que, par antiphrase sans doute, on nomme diligences. A quelque distance de la porte, il fut rencontré dans ce triste équipage par ses deux amis Paul II et le journaliste qu'il n'avait pas revus depuis le souper de la veille de mai.

Ces messieurs allaient manger des fraises arrosées de lait pur à Anderlecht pour leur déjeuner. Le dernier dit à Paul:

— Où diable allez-vous ainsi, président? c'est sans doute au rendez-vous donné à M. Z. Y. X. — Bon voyage et bonne chance!

Paul se rappela la lettre qu'il avait laissée dans la poche de son gilet. Il voulut la lire sur le champ; c'était le moyen de tuer le temps pendant que la diligence marchait à pas de tortue; mais le gilet était dans sa malle et la malle était sur l'impériale; il dut se résigner à écouter l'insipide bavardage du conducteur et d'un marchand de chevaux, qui fumaient tous deux à ses côtés.

FIRMIN LEBRUN.

(A continuer.)

REVUE MÉDICALE.

Les salimbanques médicinales.—Utilité des spécialités.—Méthode singulière de recruter un client.—Du style épistolaire à propos de médecines.—Un portier oculiste.

Il fut un temps, — et Dieu soit loué, ce triste temps n'est plus, où la santé des hommes, le premier entre tous les biens, était livrée à l'exploitation d'effrontés charlatans dont toute la science consistait à avoir su mêler un peu de poudre à beaucoup de graisse, ou une matière colorante à l'eau des fontaines; les élixirs, les pommades, les onguens, les collyres, qui résultaient de ces compositions magiques, offraient d'autant plus de débit, que la drogue avait été baptisée d'un nom plus pompeux et plus sonore; la manière dont procédaient ces honnêtes industriels avait, il faut bien en convenir, quelques chose de noble et d'élevé.—Leurs premiers essais n'avaient pas été tentés *in cute vili*.—Allons donc! les premières guérisons miraculeuses avaient toujours été opérées sur trois ou quatre empereurs ou rois du Maroc, du Congo, du Japon ou de la Cochinchine. Le salimbanque médical allait ainsi parcourant le monde—*transit ben-fuendo*, car son désintéressement était sans égal; pour la somme de deux sols, toute une famille pouvait être préservée par quelques cuillerées de son élixir, le même qui se vend actuellement dix centimes la voie. Mais un beau jour arriva où la société se montra plus exigeante; elle imposa à tout homme qui veut bien se dévouer pour elle une jeunesse de travail et de privations; des épreuves difficiles et multipliées furent semées sur le chemin du téméraire qui osait aspirer au sacerdoce médical.—Pour dire toute la vérité, nous sommes fort en de d'avouer que les rôles ont été complètement intervertis; jadis les charlatans s'arrangeaient le droit de tout exiger de ceux à qui rien n'avait jamais été demandé; aujourd'hui, le public, si difficile, si sévère, ne fait rien, absolument rien, pour ceux auxquels il impose des plus rudes sacrifices. C'est d'ailleurs l'image de la société tout entière; le zèle, le dévouement, l'abnégation, n'existent que d'un côté, l'ingratitude ou l'insouciance sont de l'autre. Mais trêve aux réflexions pour arriver aux faits; à dater du jour où tout fut réglémenté dans l'enseignement et dans l'exercice de la médecine, il se forma ce que l'on a appelé les spécialités; c'est-à-dire que des hommes, imbus d'abord des généralités de la science, furent conduits par des penchans naturels à porter leurs recherches sur certains points particuliers; c'est ainsi que naquirent les accoucheurs, les oculistes, et plus tard les lithotriteurs, les orthopédistes, etc. On a longtemps crié contre les spécialistes, et cependant si la science progresse, on le nierait en vain, à ces mêmes spécialistes revient la plus belle part.—On les a comparés assez impoliment aux branches d'un arbre détachées du tronc et incapables de produire aucun fruit. Pour me servir de la même comparaison, je dirai que de toutes les branches d'un arbre les plus ornées, celles justement qui portent les plus beaux fruits, sont celles qui ont reçu la meilleure taille, les soins les plus assidus; ces branches sont l'image des spécialistes, et, quoi qu'on dise, le public fait preuve de bon sens et comprend parfaitement la véritable signification de cette vieille parole:—*Qui trop embrasse mal étreint*. Que les spécialistes ne s'écartent jamais des voies honorables de la science, et je puis leur prédire sans crainte que leur avenir est grand. Mais du moins qu'on leur rende la pareille, qu'on ne leur impute pas certaines manœuvres industrielles venant de la part d'hommes avec lesquels ils ne sauraient avoir aucun rapport; tels sont, pour faire choix d'un exemple, quelques dentistes, parmi lesquels

je ne comprends pas assurément ceux qui possèdent le titre de docteur en médecine, mais bien ces quasi-bijoutiers, ces quasi-mécaniciens, ces inventeurs de quasi-dents qui mastiquent parfois de singulières façons de recruter leurs clients. Il y a quelques jours, un de mes malades, la bouche couverte d'un mouchoir, rencontra sur son chemin un homme qui l'accosta et lui dit: «Vous souffrez de la mâchoire, Monsieur: il s'agit sans doute de quelque incisive malade, je vois cela à votre physionomie; venez me voir, si nous avons réellement affaire à une incisive nous la sauverons.» Puis l'homme de s'incliner profondément et de glisser entre les doigts de mon malade, stupéfait, abasourdi et sans voix, une carte de visite portant le nom de... dentiste de sa majesté l'empereur de toutes les Russies!!—Je me hâte de vous rassurer sur les incisives de mon malade, qui ne sont nullement compromises; une grave ophthalmie avait nécessité chez lui l'emploi des mercuriaux; d'où une salivation mercurielle.

La pratique médicale est semée d'une foule de petits détails quelque peu grotesques dont on pourrait faire de gros volumes; voici une aventure qui me concerne et que j'expose dans toute sa fraîcheur, elle a à peine huit jours de date.—Une jeune femme, qui s'est fait un nom dans la littérature, m'est adressée par notre spirituel et savant collaborateur M. le professeur A. Jubin; cette dame souffrait des yeux depuis longtemps; elle va frapper à une porte éloignée de la miènnne de quelques numéros. A la demande de mon nom: «Connais pas, fait le portier; mais si vous avez mal aux yeux, il est inutile d'aller jusque chez ce monsieur, nous avons ici une eau merveilleuse qui vous guérira radicalement!»—Où diable la concurrence va-t-elle se loger!—C'est égal, brave homme, va! Je te prends pour aide à la première opération de cataracte que je pratiquerai: il faut encourager les arts.

DR. AL. MAGNE.

LA PROCHAINE MALLE ANGLAISE; Par le Steamer de Boston du 1er FÉVRIER 1847. SERA CLOSE AU Bureau de Poste de Montréal, LE 25 DU COURANT, A 7 HEURES P. Les journaux doivent être livrés à 5 heures.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 12 JANVIER, 1847.

DU BESOIN D'UN SENTIMENT NATIONAL EN CANADA.

(Suite.)

Il fut un temps et ce temps n'est pas encore bien éloigné de nous, où le Canada était considéré comme un pays de sauvages et de glaces, une contrée barbare bonne tout au plus à faire la traite des pelleteries et la chasse aux bêtes fauves. Alors c'était seulement un lieu de passage pour la plupart des spéculateurs aventureux, que la soif de l'or amenait en grand nombre sur ses rivages, un comptoir où le marchand forain débarquait pour un temps, troquait sa marchandise et s'en retournait bien vite sous le ciel natal de ses projets et de ses gains.

Mais ce temps ne fut pas long; la petite colonie que le génie de Colbert voulut fonder sur les bords du St. Laurent, était composée des meilleurs éléments de colonisation qu'il soit possible de trouver dans l'histoire; de hardis marins, de braves et laborieux cultivateurs, d'ouvriers et d'industriels honnêtes, moraux et infatigables, qui liés d'une part par des hommes d'une loi vive et de sentiments vraiment chrétiens et protégés, de l'autre par la valeur et l'intrépidité française.

Avec de pareils éléments le Canada devait grandir vite; aussi s'est-il développé rapidement depuis un siècle. Le flot de l'émigration quoique sans cesse porté vers d'autres rivages, n'a pas laissé que de déposer sur nos bords des hommes qui se sont associés au sort de ce pays en l'adoptant pour patrie. La population en moins d'un siècle a été décuplée, les terres ont été défrichées, l'industrie a planté sa tente au milieu de nos forêts et là où ne régnait jadis que le bruit d'évents, le cri du sauvage et le silence des bois, s'agit aujourd'hui une population active et laborieuse, intelligente et industrielle.

Cependant il ne faut pas s'étonner, malgré nos progrès, que nous soyons demeurés en arrière des Américains; il ne faut pas non plus établir entre eux et nous une comparaison qui nous fait toujours croire que nous sommes tout-à-fait stationnaires.

Les progrès et la prospérité des Etats-Unis sont inouïs dans l'histoire ancienne et moderne, il nous sans exemple, et offrent à l'observateur le plus grand spectacle qu'il ait été donné à l'homme de contempler. Les causes de ces progrès étonnants sont peut-être dans l'origine de la jeune République, fondée par des hommes qui étaient les persécutions politiques et religieuses, par des enfants de cette race anglo-saxonne, qui suivant l'expression d'un de nos compatriotes, semble avoir entrepris la conquête et la renovation du monde par l'intérêt matériel.

Les premiers colons des Etats-Unis en débarquant en Amérique voulaient y trouver un asyle de liberté et d'indépendance. Ils voulaient rompre avec le passé et ce désir d'affranchir leur race de tous les entraves, qui empêchaient sa prospérité en Europe, est sans doute un des secrets de leur grandeur actuelle. La patrie, pour les premiers colons des Etats-Unis, fut bientôt le sol de la colonie; ils ne voulaient pas des souvenirs du sol natal, car ces souvenirs étaient ceux de guerres civiles, de persécutions, d'oppressions cruelles. De là cette inquiétude de liberté, cette sollicitude pour le sort du pays adopté, qui fit bientôt son indépendance.

Il n'en fut pas ainsi du Canada et de ceux qui l'habitèrent. Chez nous, au lieu de rompre avec le passé, les premiers Colons conservèrent précieusement les traditions de la patrie; ils n'avaient que des affections pures et ardentes pour la France heureuse et prospère des grands jours de Louis XIV, qui les protégeait alors de toute sa puissance. Tout les portait à réchauffer dans leur cœur le culte de cette belle France, qui couvrait le Canada de son glorieux égide. La cession du pays, sous les honteux et malheureux auspices du règne d'un prince lâche et débauché, vint ébranler cette foi vive et cet attachement sans bornes pour la mère-patrie, qui nous abandonnait ainsi sans cause aucune.

Depuis lors, on a vu le spectacle de deux populations, d'origine, de religion et de langage différent, se combattre à outrance et vivre sous le même ciel, comme deux camps ennemis, au lieu de se concilier les affections de ses nouveaux sujets, de les traiter comme des enfants adoptifs, contre la foi des traités, fit du Canada une plaie hideuse de griefs et de maux. Les nouveaux venus exploitèrent le pauvre peuple Canadien, sans pitié. Comment pouvait-il ne pas regretter son passé, quand il se voyait sans cesse insulté et outragé comme un peuple conquis? Aussitôt après la conquête, vint en Canada, cette petite Colonie de sujets Anglais, échappés des Etats-Unis, ces LOYALX par excellence, qui voulaient rester fidèles, à la Couronne Britannique, jusqu'à la fin. Ces braves gens avaient bien du mérite, mais ce mérite et ces services, l'Angleterre les a payé bien cher. En arrivant ici, ces hommes embouchèrent la trompette, ils chantèrent sur tous les tons leur fidélité à la Grande Bretagne, afin d'acaparer tout le patronage de la Couronne. Aussi ont-ils passablement réussi.

Les Canadiens étaient des *Frenchmen* et le reste de la population de *British*. Les premiers rêvaient encore à la France, et les seconds ne parlaient que de la vieille Angleterre. Les écossois qui vinrent en même temps au pays, et qui ne se font jamais attendre là où il y a de l'argent à faire, exploitèrent aussi admirablement bien le grand mat de *loyauté*. Ainsi, avant, avec peine et misère, et malgré tous ces désavantages, notre pays fit ses premiers pas dans le progrès avec autant de rapidité qu'on pouvait l'espérer. Mais il n'y avait pas alors de patrie.—Français, anglais, écossois, Irlandais étaient également mécontents et inquiets sur l'avenir du pays; et par conséquent remontaient en imagination à leurs différentes origines.

Aujourd'hui, grâce aux progrès immenses que nous avons fait depuis dix ans, les idées sont bien changées, et la partie éclairée de la population est à se demander comment elle n'a pas encore reconnu la grandeur de sa destinée et de l'avenir du pays. Le temps a marché vite, bien vite, autour de nous. Les hommes d'état qu'on nous a envoyés avec des vues larges comme lord Durham et lord Sydenham ont ébranlé notre vieil édifice colonial, ils l'ont sapé jusque dans ses fondements, ils ont imprimé à notre société un mouvement, qui, en quelques années a changé la face du pays.

Nous ne nous battons plus pour la théorie des principes constitutionnels, pour le patronage, pour les places et les emplois publics, pour la jouissance égale des mêmes droits politiques; les principes sont solennellement reconnus et consignés dans nos archives parlementaires, et si la pratique peut nous diviser encore, nous pouvons en appeler aux doctrines établies. C'est là un grand progrès fait vers un meilleur avenir. Le jour où MM. La Fontaine et Morin prirent place à la table du conseil exécutif en vit un autre également important et qui fut l'aurore d'une ère nouvelle pour le Canada.

Le peuple a compris qu'il était chez lui quand les hommes de son choix ont été appelés à prendre les rênes de l'état, et ce simple fait, son plus beau triomphe. On a vu ce que pouvaient faire nos compatriotes qu'on traitait d'incapables ou de rebelles.

Maintenant que notre état politique et social est amélioré, ce qu'il nous faut pour avancer c'est un esprit national Canadien et c'est le devoir de tous les hommes éclairés de réveiller un sentiment de nationalité parmi nous.

N'avons nous pas la plus belle patrie, le pays des forêts et des grands lacs? Y a-t-il dans le monde une plus magnifique vallée que celle des Laurentides? Alors devenons donc et ceux qui ne le sont pas en Canada et ceux qui l'ont adopté, devenons donc de plus en plus Canadiens. Un gouverneur anglais sir Francis Bond-Head, un des tyrans du Haut-Canada, disait dernièrement dans un livre qu'il publiait, qu'il avait fait des miracles en Canada, en élevant le pavillon anglais. Nous croyons nous qu'on peut aujourd'hui y faire aussi des miracles en élevant le drapeau sur lequel on inscrirait les mots: «le Canada, la patrie.» Ces mots doivent être pour nous servir de signes de ralliement pour nos hommes publics. En créant des sentiments patriotiques et nationaux parmi le peuple Canadien, un appel à ces sentiments trouverait toujours de l'écho. Mais il faudrait en même temps faire disparaître de notre société ces ridicules phrases anales de loyauté et de rébellion, de connexion